

## La petite fille triste

Stéphane Picher

---

Numéro 84, hiver 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13494ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Picher, S. (2000). La petite fille triste. *Moebius*, (84), 107–109.

STÉPHANE PICHER

*La petite fille triste*

Drôle d'endroit pour mourir,  
penses-tu en regardant la plaine.  
Tu te dresses sur la pointe des pieds  
et poses tes petites mains  
sur le rebord de la fenêtre.  
Drôle d'endroit pour mourir,  
dis-tu dans un souffle  
qui couvre de buée la vitre.

Le pays de la mère  
n'est pas celui de la famille,  
penses-tu,  
le pays de la mère  
est immobile,  
figé et solide comme l'arbre  
au milieu du vent.

Ici c'est le pays de tous,  
un espace découpé  
en plaques jaunâtres  
où vivent de soleil et de blé  
les races du monde.  
Le pays de tous  
n'est pas mon pays,  
penses-tu en regardant la plaine.

Les rectangles de ton pays  
sont faits du papier  
où la lumière se pose cruellement,  
où tu dessines fébrilement des ombres  
squelettiques.  
Ma vie ne s'enracine

qu'en terrain sec,  
chaque matin arrosé d'encre,  
dis-tu en silence.

Ma vie de femme commence là  
où finit celle de la mère,  
penses-tu,  
ma vie de femme surgira  
hors du giron terreux  
de mon pays.  
Tu scelles tes valises  
comme des secrets,  
tu pèses le poids des livres  
encore à écrire.

Les petites filles tristes  
ne meurent pas dans les trains,  
l'encre de leurs yeux  
tacherait le chemin,  
les petites filles tristes  
se penchent sur la page blanche  
de leur enfance.

Les petites filles tristes  
sont des ouvrières  
de la mémoire et de l'oubli,  
chez elle nul endroit où se cacher  
de la lumière,  
il faut partir  
ou se noyer de soleil.

Tu as rangé tes yeux  
sous le papier des paupières.  
Je ne mourrai pas dans le train,  
penses-tu,  
le chemin de fer  
droit comme les touches du piano,  
m'emmène au pays des grands fleuves  
et des petites rivières.

Entre les ombres et les lumières  
des demi-journées,  
entre les cicatrices des montagnes  
à jamais pansées  
dans l'humidité des arbres,  
tu files vers la première douleur  
du premier amour,  
tu files loin du pays  
de la mère.

Sur la page tu macules  
peu à peu la clarté,  
tu traces des zones d'oubli  
comme des brûlis  
sur des rectangles de blé.  
Tu as la mémoire courte  
et le pays étriqué.

Ma douce petite fille triste,  
ma vieille et belle sœur  
en solitude,  
tu dors entre deux feuilles  
de mon papier ligné  
où mon crayon t'éveille à peine.  
Ma sœur en tristesse,  
tu n'as pas assez pleuré.

Drôle d'endroit pour mourir.

*In memoriam* Gabrielle Roy (1909-1983)